

MAÎTRE RICHARD

HISTOIRE COURTE

Par

Pierre Duprat

(Facebook : Pierre Duprat écrivain)

Protected by copyright

Il est dans notre bas monde, des phénomènes qui peuvent demeurer inexplicables jusqu'à la nuit des temps. Ils peuvent être le fait de Dieu ou bien du diable, si un jour vous êtes en prise avec un de ceux-là, vous en déciderez suivant vos croyances, votre foi. Pour ma part, je ne parviens toujours pas à me convaincre de l'un ou de l'autre. L'expérience que j'ai vécue ces dernières semaines en est l'exemple parfait. Mais je vous en laisse juge.

Au volant de mon Spider, en route vers la ville voisine, je pense à lui.

Nous déjeunions avec mon ami, lors d'une froide journée de ce mois de janvier. Un déjeuner dont je me souviendrai toujours comme étant la base, le départ de cette histoire. C'était peu de temps avant le « dénouement final ». Ou comment nommer ce qu'aujourd'hui encore je ne parviens pas à comprendre, et que je ne comprendrai sans doute jamais ? Dans les jours qui ont suivi, j'ai vainement tenté d'analyser les faits, de revoir dans mon esprit les événements qui ont conduit à cet aboutissement, volant de bibliothèque en bibliothèque pour chercher dans les bouquins une explication rationnelle, dont je n'étais même pas convaincu qu'elle existât. J'ai fini par croire que je devenais fou, que tout cela altérerait ma santé mentale de façon irréversible si je persistais, alors j'ai jeté l'éponge. J'ai stoppé net toute forme de réflexion, enfoui tout ça au fond de mes poches et je me suis résigné à continuer à vivre, rongé par ce mystère insondable.

Je revois facilement — ils sont gravés dans ma mémoire — ses deux yeux gris acier pénétrant les gens aussi aisément qu'un couteau dans une motte de beurre, ainsi que le visage carré aux tempes couleur poivre et sel qui les encadraient. C'est curieux, mais après des années de fréquentation, ce sont les ultimes choses dont je me rappelle, le reste étant flou, ne me laissant qu'une image effilochée de la silhouette de mon ami.

Ce jour-là le double hamburger, frites, salade du « Memphis », ce restaurant au décor des 50's dans la zone commerciale, en bordure de la quatre voies, ne nous empêchait aucunement de nous raconter nos vies, comme nous avons l'habitude de le faire régulièrement. Nous parlions également magie et hypnose, deux disciplines qui me fascinaient quelque peu et dans lesquelles, mon ami que j'avais coutume d'appeler « Maître » (*en fait, cela venait de lui. Il employait ce terme par jeu, au début de notre relation d'amitié, mais je l'avais rapidement retourné à son encontre*) excellait depuis un certain temps. Pour quelle raison s'était-il lancé là dedans à corps perdu, délaissant même le chant qu'il aimait tant ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être qu'à cet instant, il n'osait pas m'avouer sa réelle motivation de peur que je rie de lui ? Que je le prenne pour un fou ?

Toujours est-il qu'à chaque fois, je restais ébahi lorsqu'il me présentait un petit numéro de lévitation, juste pour moi, pour me faire plaisir, et j'avais beau le supplier par la suite de m'expliquer le comment du pourquoi, il prenait un air officiel en se bornant à me répondre le plus sérieusement du monde : « *je ne peux rien te confier. Le secret professionnel !* » Tout aussi étonnant, quand il captivait l'assistance d'une salle par son discours ensorcelant, préparant mentalement les sujets potentiels sans qu'ils ne s'en rendent compte. Venait alors l'instant où il les attrapait gentiment par les poignets, leur murmurant à l'oreille une flopée de mots inintelligible aux alentours. Et l'apothéose survenait lorsque d'un doigt délicatement posé au milieu du front, le volontaire s'affaissait dans ses bras, en route vers une autre dimension, devenant une marionnette à sa merci, sous les applaudissements de la salle.

Nous discutons donc passionnément de son dernier spectacle, donné deux jours auparavant. Je l'écoutais avec intérêt, cependant je ne pouvais m'empêcher de l'observer dévorer littéralement son assiette pantagruélique. Il enfournait les fourchetées aussi sûrement qu'un pizaiolo gave son four de pâte.

— Tu penses que j'ai grossi ? me demanda-t-il soudain, changeant de sujet comme si nous entamions à peine notre discussion.

Honnêtement, je le trouvais assez bien portant, le visage n'étant ni bouffi, ni creusé par l'anémie.

— Non. Pourquoi cette question ? avais-je répondu, curieux de le voir passer ainsi du coq à l'âne.

Il me dit qu'il avait perdu quatre kilos depuis qu'il enchaînait les représentations, ces dernières semaines.

— Tu sais, je donne tout, je puise dans des ressources insoupçonnées et à la fin, je suis vidé, continuait-il à expliquer, entre deux bouchées. Je balance tout ce que j'ai au fond de moi et ça me pompe toute l'énergie dont je dispose. Mais paradoxalement, je me sens bien, en forme. Je ne comprends pas comment j'ai pu me passer durant des années, de ce pouvoir d'attraction sur les gens. Aujourd'hui, c'est une évidence. J'assimile, j'apprends... naturellement. Tout ceci est inné. Ça a toujours fait partie de moi. J'ai tout bonnement eu une révélation.

Avec le recul, j'imagine que cette dernière phrase était un embryon d'explication concernant cet état de fait. Il n'ira jamais loin dans les aveux.

Il cessa de parler et reprit ses coups de fourchette de plus belle, engouffrant pêle-mêle tout ce que sa bouche grande ouverte pouvait contenir et mastiquer sans s'étouffer.

Je le regardais, amusé. Il consentit à répondre à la question que je n'avais pas posée.

— Je dois faire le plein pour ce soir, conclut-il.

Je m'abstins de lui faire remarquer que si cette passion était tant énergivore, il fallait qu'il lève le pied, qu'il réduise le rythme effréné de ses prestations, que cela n'était qu'un hobby et qu'il devait obligatoirement se fixer des frontières à ne pas franchir. Auquel cas, comme beaucoup de personnes s'investissant sans limites, il finirait par avoir des pépins de santé et devrait tout abandonner.

Mais je le voyais tellement emballé dans son discours, que je n'eus pas le cœur à casser son élan, la verve enthousiaste qui était la sienne. Nous clôturâmes ce sujet particulier et poursuivîmes notre conversation, mêlant actualités brûlantes et thèmes futiles. Toutefois, je continuais à l'observer discrètement en pensant que s'il s'entêtait sur cette voie, dans un mois il n'aurait pas perdu quelques kilos, mais se retrouverait avec une ou deux tailles de plus en pantalon et un taux de cholestérol phénoménal.

Le soir venu, il devait être aux environs de vingt heures, emporté par une impérieuse soif de savoir, je décidais soudainement de me rendre dans ce théâtre du vieux port où j'avais connaissance que mon ami s'y produirait un peu plus tard. Je n'avais nullement prévu cette expédition nocturne, préférant nettement la chaleur de mon canapé douillet et le suspense de ma série télévisée favorite, au mistral glacial soufflant en rafales dantesques. Mais les paroles proférées ce midi tournaient et retournaient dans ma tête, si bien que je devais me rendre compte par moi-même combien son engagement était optimal. Je pris mon courage à deux mains, et s'est couvert comme Saint George que je me glissais dans la queue des (futurs) spectateurs. Elle s'allongeait indéniablement sur le trottoir phocéén, pendant que je patientais pour obtenir le précieux sésame qui me donnerait le droit d'assister à ce fabuleux et mystérieux programme.

À peine assis dans mon fauteuil, les lumières s'éteignirent, ne subsistant dans l'obscurité que le célèbre rond central en milieu de scène dans lequel mon ami apparaîtrait d'une seconde à l'autre. J'étais une fois de plus, avide de voir les pigeons surgir du néant, les cartes se volatiliser entre ses doigts habiles et surtout, l'applaudir quand il décollerait de vingt centimètres sans même déplier les jambes, soulevé par des fils invisibles. Je me laisserai aller, comme à chaque fois, impressionné par ce charisme et cette dextérité surnaturelle.

Le magicien ne me déçut pas. Il accomplissait également le miracle de me faire retomber dans mon enfance, au temps lointain où j'étais un petit garçon émerveillé par la découverte de la vie. Cependant, je ne devais pas oublier la principale raison de ma présence dans cette salle, et

après un bref entracte pendant lequel je pris soin de m'engoncer plus que de raison dans mon siège molletonné (même si je le concède, tomber nez à nez avec mon ami était improbable), mon attention décupla lorsque la pénombre se fit pour la seconde fois.

L'assistance retenait son souffle. Je suis persuadé que l'on aurait pu entendre les techniciens chuchoter en coulisse, s'ils n'avaient pas eux-mêmes bloqué leur respiration, dans l'attente du maestro.

Et mon ami réapparut dans son personnage d'hypnotiseur.

Je ne pus éviter un sifflement admiratif devant la vision qu'il offrait à son public. Le silence était total et je pouvais sentir le poids de l'atmosphère sur mes épaules. Droit sur la scène, il toisait la salle dans son costume bleu électrique, taillé sur mesure. Je commençais à percevoir ce dont il me parlait quelques heures plus tôt. Rien que son entrée sur les planches valait son pesant d'or. Il diffusait tellement d'ondes magnétiques de tout son être, que je ne parvenais pas à détacher mon regard de sa personne, il aspirait totalement mon conscient et mon inconscient.

Il me fallut un effort quasi surhumain pour détourner la tête en direction de mes voisins de gauche et plus généralement sur l'assistance. Pas un œil ne déviait de son point de mire, pas un cil ne battait sur les paupières. Uniquement avec son regard, il vampirisait tous les esprits environnants.

Soudain, il fit un mouvement, infime. Comme après un claquement de doigts, le public sortit de sa léthargie et recommença à bouger, à murmurer. D'un geste auguste, le maître enleva sa veste pour se retrouver en chemise d'un blanc immaculé, recouverte d'un gilet de soie grise, au dos noir. Alors, les pieds cloués au sol, son buste effectua une légère rotation pour embrasser la salle du regard et apprécier les centaines de visages braqués vers lui. Lorsqu'il en fut rassasié, il se mit à parler.

Et là, Dieu me garde, je pus voir une sorte d'aura, une lueur très faible se propager lentement tout autour de lui. Dans les souvenirs particuliers qui me restent de cette période, ce fut le premier qui me choqua, puis me perturba profondément par la suite.

J'attrapais le bras de mon voisin de droite, qui me considéra avec surprise, à moins que ce soit avec mécontentement pour l'avoir brusquement ramené dans le monde réel, arraché de sa fascination.

— Voyez-vous ceci ? questionnais-je, surexcité.

Je n'arrivais pas à expliquer le phénomène auquel j'assistais. « Ceci » étant le seul mot que je trouvais convenable pour le désigner.

— Voir quoi ? me répondit-il impatient, en retirant vivement son bras de ma main. Oui, je le vois, lui. Maintenant, laissez-moi profiter du spectacle. Et taisez-vous !

Il m'ignora ensuite superbement. Insatisfait, je renouvelais ma demande sur mon voisin opposé, recevant la même réponse, agacée.

Manifestement, j'étais le seul à constater cette diffusion et j'aurais pensé avoir rêvé si la suite ne m'avait pas marqué de façon indélébile. Le monologue débuta simultanément avec la gestuelle, m'autorisant à croire que ses mains étaient accordées avec ses cordes vocales. La voix était grave, profonde et les mains se mouvaient dans l'espace selon un rituel calculé, tout en fluidité. Je me soulevais légèrement sur mon fauteuil pour observer le premier rang : il était conquis.

Puis vint le moment tant attendu. Choisies d'un doigt pointé, quatre personnes (je suis convaincu qu'il aurait pu en sélectionner vingt sans souci aucun) empruntèrent les cinq marches qui les propulsèrent sous les feux de la rampe, directement dans les bras ouverts de mon ami. Rien qu'à leur attitude, je constatais qu'elles étaient subjuguées par sa proximité et qu'elles n'attendaient qu'une chose : que le maître porte les mains sur elles.

L'aura qui m'avait tant intriguée un instant auparavant avait disparu. Je dois avouer que cela me soulagea et me rendit du baume au cœur de voir que mon ami n'avait rien d'un esprit merveilleux ou démoniaque.

Il aligna les sujets face à lui, suivant une ligne tirée au cordeau. Puis, il attrapa de sa main droite le poignet de l'homme placé le plus à gauche et lui chuchota à l'oreille. Aussitôt, mon sang ne fit qu'un tour et les poils de tout mon corps se hérissèrent d'un seul tenant. L'aura réapparaissait, d'abord faiblement, puis sa luminosité devenait de plus en plus forte. En peu de temps, une couleur verte, parsemée de jaune entoura complètement le corps de mon ami. L'intensité était telle maintenant, que je ne distinguais plus son visage, occulté par une tache éblouissante. Mais le pire survint lorsque cette lueur fantasmagorique s'étira vers le haut lentement, progressivement. Quelque chose s'échappait de lui en un obélisque immatériel. Il répéta le rituel sur les trois autres personnes, et quand il eut terminé, la colonne de lumière atteignait le plafond de la salle et se répandait comme les flammes d'un incendie. Affolé par la vision, je dévisageais les spectateurs autour de moi en espérant noter des signes d'incrédulités, de surprises profondes, voire même, à mon image, de terreur ! Mais aucune ne réagissait. J'étais seul. Absolument tout au-dessus de ma tête était nappé d'un voile verdâtre et je voyais apparaître de temps à autre, une multitude de points extrêmement brillants, disparaissant aussitôt.

Qu'était-ce ?

Je n'étais même pas certain de vouloir en savoir davantage.

La silhouette se déplaça de nouveau vers le premier sujet et sans mot dire, lui pointa un index raidi sur le milieu du front. L'effet en fut aussi rapide qu'une balle de revolver tirée à bout portant : le type s'effondra dans ses bras, semblable à un pantin dont on aurait brusquement coupé les fils de liaison.

Un frémissement couru parmi les spectateurs, certains lâchant un « ohhh » de sidération devant une telle fulgurance. De nouveau, il marmonna dans l'oreille de l'homme (certains au premiers rang, se contorsionnaient pour espérer saisir quelques bribes de la secrète incantation) et celui-ci se redressa, le regard hébété. Le maître répéta l'opération sur les autres volontaires avant de leur ordonner différentes postures pour amuser la galerie. Je constatais avec effroi que du plafond, la chose se répandait en brume parmi les fauteuils. Je ne me concentrais plus sur la scène et mon ami, cela m'était impossible. Je suivais avec horreur la progression de cet effet tentaculaire que personne ne voyait, et dont l'un des bras s'avancé inexorablement vers moi, l'unique cible. Refusant catégoriquement d'être enveloppé de ce linceul coloré, je me levais précipitamment — le diable était-il à mes trousses ? — et je sortis sans me retourner.

Je passais une fin de nuit atroce et quand je m'éveillais tard le lendemain, vers onze heures, la première décision que je pris, fut de rendre visite à mon ami afin qu'il m'explique, ou devrais-je dire qu'il m'avoue, ce que mon intellect qualifiait de nouveau tour de passe-passe. Mon esprit rationnel ne voulait pas qu'il en soit autrement. Après un café serré et une douche express, je me rendis donc au petit pavillon qu'il occupait en retrait de la nationale. Il habitait seul, ou presque, une espèce de gros chien jaune étant l'être vivant qui lui tenait compagnie habituellement. Je tambourinais à la porte plus que je ne tapais, certain que je devrais insister avant d'obtenir une quelconque réponse, mais au lieu de ça, elle s'ouvrit instantanément. J'aurai parié que mon ami savait que je viendrais et qu'il m'attendait sagement derrière la porte.

— Entre, me dit-il simplement en s'effaçant.

Je pénétrais dans le salon aux volets mi-clos et je découvris illico le désordre ambiant. La table était jonchée de boîtes de pizza et de hamburgers, vides. Il dut remarquer mon étonnement, lui d'ordinaire si maniaque de propreté, car il ajouta dans mon dos :

— Le spectacle d'hier soir m'a affamé ! je suis désolé pour le désordre.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. En me retournant, cet ami que j'avais quitté en bonne forme affichait un visage émacié, aux joues creuses.

— Dormir une journée entière te ferait du bien, préconisais-je.

— Dormir ? Pour quoi faire ? Je ne me sens pas fatigué.

— Tu t'es vu dans une glace ? insistais-je.

Il comprit ce dont je parlais. Il fit un geste en direction de son visage.

— Quoi, ça ? je sais, j'ai perdu un peu de poids, mais ça va aller. Regarde !

Il me désignait les détritiques sur la table.

— Je mange bien. Tu n'as aucun souci à te faire.

Il demeura sans mot dire quelques secondes avant d'ajouter froidement :

— Si tu peux me laisser maintenant, je dois me préparer pour mon spectacle de ce soir.

J'ai pas mal de choses à mettre au point et j'ai besoin d'être tranquille.

J'en restais bouche bée. Je n'en croyais pas mes oreilles ! Mon ami m'éjectait proprement et simplement de chez lui, sans seulement attendre que je lui expose le sujet de ma visite. Moi, son confident. Aurait-il deviné que je venais pour le cuisiner sur son effet de fumigène ? D'autre part, je n'en revenais pas qu'il puisse remettre le couvert sans s'accorder un minimum de repos. Je tournais les talons et regagnait ma voiture, affligé de sa conduite désagréable.

Après cet épisode malencontreux qui me blessa profondément, je ne le revis plus durant un certain temps. Je peux dire sans ambages que je le boudais et que j'avais pris le large délibérément. Malgré tout, par curiosité — ou bien était-ce de la pitié ? — je suivais par réseaux sociaux interposés, le rythme infernal qu'il s'imposait. Certains jours, il donnait jusqu'à trois représentations d'affilée pour contenter le flot toujours croissant de ses admirateurs. La notoriété semblait avoir un coût élevé : le prix de la santé. Enfin, las de tout ça, je décrochais et ne pensais plus à lui.

Jusqu'au jour, où, deux semaines plus tard, je reçus un coup de téléphone de sa part. J'en fus heureux, d'autant plus que nos conversations me manquaient un peu. J'en étais presque à culpabiliser de ma réaction qui me paraissait maintenant disproportionnée. Peut-être le surmenage l'avait-il rendu désagréable ? Non. La fatigue ne cautionnait pas tout. Sa voix grave était enjouée et à l'entendre, je me demandais s'il avait eu conscience de m'avoir meurtri par sa façon brutale de m'expédier, lors de notre dernière rencontre. À la place des excuses que j'attendais et qui me semblaient légitimes, il me proposa innocemment de nous retrouver pour déjeuner dans le lieu qui fut notre restaurant fétiche. Je ne refusais pas, bien au contraire, car en plus de renouer avec sa compagnie, il me tardait de voir comment il évoluait physiquement. Au souvenir de la quantité de nourriture qu'il empiffrait, j'étais convaincu qu'au moins cinq kilos de graisse s'étaient durablement greffés autour de son nombril.

Une heure trente après son coup de fil, je pénétrais dans le restaurant où mon ami était déjà installé, dans le fond de la salle. D'un signe de la main, une main qui me parut ridiculement petite, il m'invita à le rejoindre. Sitôt assis face à lui, je remarquais immédiatement le visage affreusement maigre, à mille années-lumière de la figure aux joues de hamster à laquelle je m'attendais. Deux heures plus tôt, j'étais même prêt à parier sur un gosier de pélican ! Au lieu de ça, les yeux s'enfonçaient plus que de raison dans leurs orbites et les pommettes devenues osseuses, saillaient horriblement. Mais ce n'était pas tout : un truc invisible me chiffonnait, un je ne sais quoi dont je ne parvenais pas à cerner la raison. Son attitude avait quelque chose de bizarre sans que je ne devine quoi.

Je suis d'accord pour dire que les retrouvailles furent chaleureuses. Classant le sujet dans la catégorie « extrêmement sensible », j'évitais soigneusement de faire la moindre allusion à son état afin de ne pas provoquer de réactions hostiles et inadéquates. Comme à l'accoutumée, je le laissais s'extasier sur sa passion, me narrer le déroulement de ses prestations, tout en l'écoutant poliment, nonobstant le fait que je sois encore piqué au vif qu'il ne daigne pas s'excuser, ne serait-ce qu'au nom de notre vieille amitié. Nous déjeunâmes comme si de rien

n'était, lui un vrai moulin à paroles, et moi opinant du chef de temps à autre, écarquillant les yeux, lâchant des « aaah » d'admiration suivant mon bon vouloir. Les courts instants pendant lesquels il ne parlait pas étaient lorsqu'il s'employait à avaler les énormes bouchées nécessaires pour terminer son assiette phénoménale. Je ne disais rien, mais n'en pensais pas moins : comment pouvait-il ingurgiter autant sans prendre du poids ?

À la fin du repas, nous en étions au café, il m'annonça gentiment qu'il m'invitait (peut-être sa manière de se faire pardonner), qu'il allait au comptoir pour régler l'addition. Mon Dieu, j'en garde encore un souvenir terrifiant. Je puis vous assurer que si je n'avais pas été sur ma chaise à ce moment-là, je me serais probablement affalé à terre comme un vulgaire sac de patates. Lorsqu'il se leva, je vis qu'il faisait un petit saut pour s'extirper de la banquette.

Ses pieds ne touchaient plus le sol.

Mon ami avait « rétréci ».

Non seulement il maigrissait, mais en plus il se nanifiait !

Complètement sidéré, incapable de proférer un mot, je le suivis des yeux jusqu'à la caisse. D'une démarche claudicante, il s'approcha du comptoir et se hissa lestement sur un tabouret pour se mettre à hauteur de la gérante et enregistrer son code bancaire sur le lecteur de cartes.

Encore une fois, pour couronner le tout, le personnel de l'établissement ne manifestait aucune émotion face à ce changement. Ils le percevaient tels qu'ils le connaissaient depuis longtemps. J'étais le seul témoin de cette horreur. J'entrevois une sorte de solution (mais y croyais-je vraiment ?) : à son contact, les personnes entraient dans un état de somnambulisme, ou un truc dans le genre. Je n'étais hélas, pas assez calé en paranormal pour avancer dans ce type d'hypothèses. Pourquoi moi, étais-je « immunisé » ? Pour quelle raison devais-je subir ce calvaire ?

Quant à mon ami, il ne fit aucunement allusion à sa transformation physique. S'apercevait-il seulement qu'une force mystique le façonnait implacablement en une entité difforme ? Oui ! Je le pensais. Pourquoi ? Comment ce prodige était-il possible ? J'en étais torturé à un point tel que je tentais de trouver un soupçon de réconfort dans l'église de mon quartier. Peine perdue, j'avais beau prier pour son âme et la mienne, rien n'y faisait ! L'angoisse me tenaillait, le diable jouait avec moi, me laissant basculer dans les ténèbres puis me repêchant in extremis.

Je rentrai chez moi tardivement, après une errance de plusieurs heures et ce n'est qu'au milieu de la nuit que je me décidais à franchir le pas. Mon réveil marquait une heure quinze et je cédaï finalement à l'idée qui cheminait dans mon esprit chamboulé. Je devais participer à cette expérience, essayer de ressentir (si toutefois on pouvait éprouver une émotion particulière) les effets provoqués par une aspiration spirituelle. Moi qui aimais l'ambiance mystique de l'hypnose, j'étais cependant réfractaire à ce que l'on s'amuse avec mon cerveau. Évidemment la peur de l'inconnu. À ce titre, je ne m'étais jamais proposé comme sujet, mais ce soir, j'étais prêt à franchir le pas.

Je sautais sur mon téléphone, espérant qu'il répondrait et surtout qu'il serait disponible pour moi à cette heure avancée. En cas d'échec, aurai-je le courage de réitérer ma demande ?

Je tenais le cellulaire dans la main, prêt à composer le numéro, lorsque celui-ci s'alluma et j'entendis distinctement sa voix particulière.

Basculais-je plus profondément dans la folie ?

— J'arrive. Je suis en route. Je viens de finir mon spectacle. J'attendais ton appel.

La connexion se coupa sans que j'eusse le loisir d'ouvrir la bouche. « *J'attendais ton appel* » avait-il dit, MAIS JE N'AVAIS PAS COMPOSÉ LE NUMÉRO !! Encore une conclusion qui s'imposait brutalement : mon ami avait la faculté de lire les pensées à distance et pratiquait une sorte de télékinésie, de psychokinésie, bref un phénomène paranormal dans la lignée de ceux que je subissais à son contact.

J'enfilais un vieux survêtement et l'impérieux besoin de boire un café corsé me conduisit dans la cuisine. J'avais à peine amorcé la pompe de la cafetière expresso, que déjà il frappait doucement à la porte d'entrée. Si je n'avais pas été fort accablé par cette sombre affaire, j'aurais pu imaginer que mon ami possédait également la faculté de déformer les lignes du temps pour arriver aussi rapidement. Je me dirigeais vers le hall en proie à une vive appréhension suscitée par une seule question : qu'allais-je découvrir en ouvrant cette porte ? Je me repris, regrettant la pensée de comparer mon ami à une entité et non plus à un être humain. Mais qui pourrait me jeter la pierre ? Dieu ? Certainement pas, car si quelqu'un devait se trouver en embuscade derrière tout ça, cela ne pouvait être que lui. À moins que ce ne soit Satan et consorts.

J'arborais un sourire de convenance pour l'accueillir. Je réussis à ne pas tressaillir. De sa démarche simiesque, il se faufila dans le salon.

— Alors ? Es-tu prêt ? Tu veux tenter l'expérience ? me dit-il, tranquillement.

Ma motivation était toujours aussi intacte.

— Je le suis. Mais tu dois me promettre de ne pas me faire exécuter des trucs que je ne ferais pas en temps normal.

— N'aie crainte. Ton esprit se fermera si tu ne veux pas. Le processus se bloquera. C'est comme ça. Je peux contrôler certains de tes actes, mais ton cerveau reste le maître.

Il ajouta gravement :

— Je n'ai jamais voulu te bousculer. Je savais que tu viendrais vers moi naturellement.

Que signifiaient ses paroles ? Il insinuait clairement qu'il attendait cet instant. S'attarder sur ces mots serait synonyme de renoncement. Je respirais un grand coup.

— Soit ! Commençons.

— J'éteignis le plafonnier au profit d'une lumière tamisée.

— Oups ! Encore une chose. Après on pourra y aller.

Je notais un léger signe d'impatience de sa part, pareil à un gamin interdit de jouer momentanément avec sa peluche préférée. Je courais jusqu'au buffet duquel je sortis un petit trépied et une caméra miniature.

— Au moins j'aurais un souvenir de cette aventure, dis-je en préparant le matériel.

Il resta imperturbable. Je vissais l'appareil sur le haut du support et le positionnais sur la table. Un coup d'œil à travers l'objectif m'assura que le champ de vision était bon. J'enclenchais le mode vidéo et laissais défiler l'enregistrement.

— Je suis à toi.

Bizarrement, je ne prêtais plus aucunement attention à son apparence qui m'avait tant rebutée. Je ne voyais devant moi qu'un ami de longue date. Peut-être que cela facilitait les choses ? Le fait d'être déchargé d'une certaine oppression ?

J'étais fébrile. Qu'allais-je ressentir ? Devais-je faire ce voyage dans l'inconnu ? Je ne pouvais plus reculer.

Il me saisit le poignet comme je l'avais vu pratiquer tant de fois et son pouce en massa doucement l'intérieur. Le résultat fut immédiat : le stress accumulé disparut subitement et une immense impression de lassitude s'empara de moi, me rendant quasiment amorphe. J'étais soudainement serein et détendu. Par ce simple geste, il prenait déjà possession de mon corps. Je baissais les yeux naturellement vers mes mains, pensant sans doute que je devinerais par quelle magie la béatitude m'envahissait si promptement. Et là, je vis mon poignet enrobé de ce fameux voile verdâtre. Dans le feu de l'action, la surexcitation, j'avais carrément oublié ce sortilège. Je réalisais alors que ce n'était ni plus ni moins que l'énergie qu'il dépensait et qui se diffusait en moi par ce point de contact. Sa propre vigueur ne se dispersait plus dans l'éther comme j'avais pu le voir pendant son spectacle, non, il me la transmettait directement, me rechargeant telle une batterie électrique. Notre duo était similaire à un couplage galvanique : il perdait des électrons au profit d'un autre. Je me dopais et lui régressait ! Je suivais des yeux



le rayonnement remontant le long de mon bras, atteignant presque l'épaule. Je n'étais pas encore inconscient, malgré mon cerveau fonctionnant au ralenti et j'étais à même de percevoir la transition qui s'opérait.

Ce n'était que la première phase du rituel. Une force invisible me fit incliner le regard pour le plonger dans les deux yeux gris que je trouvais énormes en dépit de ce que son visage était devenu. La couleur acier s'effaça pour s'assombrir progressivement et une peur indescriptible s'empara de moi. Ses yeux n'étaient qu'une porte qui s'ouvrait sur un vide abyssal. Je voulais aussitôt détourner mon regard, retirer mon bras de sa main, faire marche arrière, mais cela m'était impossible. Mon ami (ou bien était-il transformé en autre chose ?) me paralysait, me retenait contre mon gré. Il parla, lentement, distinctement et ce fut les ultimes mots que j'entendis avant la déconnexion d'avec mon conscient.

— Continue de me fixer. Immerge-toi dans cet abyme insondable qu'est mon esprit. Tu es différent du commun des mortels. Pour toi l'invisible devient visible, des personnes qui m'entourent tu es le seul capable de recevoir mon initiation.

Ma vision rétrécissait, la faible luminosité de la lampe d'ambiance s'estompait graduellement. Je ne percevais plus qu'un vide immense dans lequel je flottais, mon corps ne pesant plus rien. Je tourbillonnais dans les airs et des picotements me parcouraient continuellement des pieds à la tête tandis que la transition s'effectuait.

La sensation de liberté était totale. Je naviguais dans l'espace tel un fleuve sillonnant la planète en détenant la puissance du feu.

Je ne faisais qu'un avec les éléments.

Je chevauchais dans l'infini.

Je me réveillais en sursaut, trempé de sueur. Je me trouvais sur mon lit, hébété, l'esprit confus. Je me tâtais instinctivement sur tout le corps, certain d'avoir fait un mauvais rêve, puis le souvenir de mon ami me rendant visite me revint en mémoire. Hélas, son arrivée précipitée et ma préparation étaient les uniques choses dont je me rappelais, la suite demeurant un profond mystère, un gouffre béant. J'avais l'horrible sensation d'avoir subi un lavage de cerveau en règle. Pourquoi me retrouvais-je sur mon lit, habillé de ce vieux survêtement ? Le réveil indiquait seize heures trente. Habituellement, les manipulations de mon ami sur un individu ne duraient que quelques minutes avant qu'il ne les ramène à la réalité. Qu'avions-nous fait ? Dans la logique, il devrait être deux heures du matin, en passe de me glisser sous les draps, et non pas la fin d'après-midi où je me réveille. Je secouais la tête. Hum ! La logique, cela faisait déjà quelques jours que ce mot était rayé de mon dictionnaire.

J'avisais le trépied équipé, posé sur la table et je me levais précipitamment, mû par un ressort invisible. J'avais une pêche d'enfer, une tonicité que j'attribuais au profond sommeil dont je sortais. Je manipulais l'objet pour en explorer les entrailles et j'envoyais la dernière vidéo enregistrée. Les yeux rivés sur le petit écran, je ne perdais pas de vue une milliseconde du défilement. Nous étions un face à l'autre, et je pus réaliser combien sa métamorphose avait progressé en un temps record : mon ami me parvenait à peine à la taille et j'étais loin de posséder une stature de géant ! Puis arriva le moment où il agrippa mon poignet. Le geste semblait doux et précis. J'eus un mouvement de recul instinctif lorsque le tentacule vapoureux s'enroula telle une liane sur mon avant-bras, dès l'instant où il me toucha. Sur le moniteur de la caméra, je me regardais atteignant un bien-être nettement visible sur mon visage beat. Je sollicitais ma mémoire, fouillais les recoins de mon cerveau, pour tenter de rassembler ne serait-ce qu'une brîbe de souvenir de ce moment, en vain. C'était le trou noir. Par contre, après avoir visionné la scène qui allait suivre, je sus que celle-ci y subsisterait à jamais.

En dépit de la distance qui nous séparait du fait de sa petitesse, nos visages se verrouillèrent l'un à l'autre. La lévitation débuta et j'en perdis momentanément le cours, car à cet instant, l'écran LCD se teinta brusquement en vert. L'espace d'une seconde la lueur occulta toute

l'image, comparativement à une explosion atomique telle qu'on peut la voir, quelquefois à la télé : brève et intense, aveuglante.

Puis, l'éclat diminua et j'eus de nouveau la vision de mon corps flottant dans l'air, ou plus exactement dans la brume qui avait envahi la totalité de la pièce. D'après le chronomètre sur le coin de mon appareil, cet envol dura cinq minutes avant que mes pieds ne reprennent contact avec le sol. Dès cet « atterrissage », la lueur faiblit, pour disparaître entièrement, laissant la place à la pauvre lumière de la lampe d'appoint.

Sans un mot, mon ami, ou du moins ce qu'il en restait me reconduisit vers mon lit où je reprendrai conscience quelques heures plus tard. Je le vis alors, se traînant péniblement, presque à ramper, se diriger vers la porte d'entrée. Il sortit du champ de la caméra, laissant défiler l'image d'une pièce vide.

C'était fini. Terminé.

Il était passé exactement dix-huit minutes entre son arrivée chez moi et son départ.

Je stoppais la vidéo, inquiet. Que m'avait-il fait ? Je l'avais invité à me rejoindre pour connaître les impressions ressenties par les sujets choisis pendant les spectacles, et voilà que la caméra me prouvait qu'il ne m'avait pas « traité » pareillement. De par sa seule volonté, il ne m'avait pas fait oublier le chiffre sept, ne m'avait pas scotché les deux pieds au sol, bref tout un tas de trucs qui m'auraient tordu de rire en regardant le film.

Présentement, j'étais loin de me marrer.

Il me devait une explication, et quand je serai en sa présence, prêt à la confrontation, pas question qu'il m'éjecte sans réponse valable. De plus, son état physique me préoccupait grandement. Comment avait-il pu rentrer chez lui, conduire sa voiture alors qu'il parvenait tout juste à se mouvoir ?

Je roulais vers sa maison à toute vitesse, frôlant la catastrophe à chaque virage. Lorsque j'arrivais, l'après-midi déclinait.

Je fis tourner la poignée et poussais la porte lentement. J'aurais pu dire que l'obscurité régnait si ce n'était la présence de ce flamboiement verdâtre, irréel, remplissant l'atmosphère de la maison. Une aurore boréale, voilà ce à quoi je comparais cette fantasmagorie. Prenant mon courage à deux mains, j'osais m'aventurer au travers des pièces à la recherche de mon ami, tremblant de le retrouver mort, là, sur le sol, à moitié dévoré par le chien.

Je marchais à petits pas, sur le qui-vive, et après quelques minutes au travers de cette évanescence colorée, je dus me rendre à l'évidence, mon ami avait disparu. Cependant, je ressentais son âme près de moi, tout autour, m'imprégnant dans mes tréfonds.

Alors je sus.

Il était toujours présent.

Dématérialisé.

Je restais là, immobile, les bras ballants le long du corps. Le chien apparut soudain de nulle part et vint se coucher à mes pieds. Je m'assis en tailleur à même le sol, et j'observais la brume s'évanouir lentement, aspirée inexorablement vers l'extérieur par la porte entrouverte.

Je ne sais toujours pas combien de temps je passais dans la maison de mon ami. J'en avais perdu la notion.

Lorsque je me décidais à quitter cet endroit, j'étais affamé. Il fallait que je prenne des forces.

FIN

